

# La Revue hebdomadaire (Paris. 1892)

I La Revue hebdomadaire (Paris. 1892). 1892-1939.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

---

## TERRES ÉTRANGES

---

# L'ILE DE RAPA<sup>(1)</sup>

---

### I

Jeudi 13 octobre.

Une à une les pointes de l'île de Rapa naissaient et se mâtaient, à l'horizon, comme des flèches de cathédrales.

C'était dans un ciel bas, pommelé de nuages gris : des tonalités amarante passaient sur les vagues au déclin du jour. Cet éclairage du temps était nouveau : nous renaissions sous l'âpreté de la brise ; car nous venions à peine de laisser derrière nous, avec le Capricorne, le régime ordinaire des alizés chauds et les tons bleu cru de la mer tropicale.

L'île de Rapa ! Une curiosité singulière nous y poussait : nous nous attendions à y trouver des sensations rares et ingoûtées. Les quelques navigateurs qui ont visité cette terre, jetée comme une borne sur la dernière assise australe des coraux, s'accordent à lui trouver une supériorité bien spéciale de pittoresque sur les

(1) Cette île, dont la population s'est rangée sous le protectorat de la France depuis 1867, a été définitivement annexée le 16 juin 1887 ; elle est située par 27° 38' de latitude sud et 146° 30' de longitude ouest, à une distance d'environ 700 milles de Tahiti et à 600 lieues du Chili.

(1) Voir les photographies de l'île de Rapa dans *l'Instantané*.

autres îles de l'océan Pacifique. Les *Instructions nautiques*, ordinairement si sobres, consacrent à Rapa les appréciations suivantes :

« Rapa est formé par un vaste cirque de montagnes qui est sans doute un ancien cratère. Ces montagnes, découpées de la façon la plus bizarre, ressemblent aux ruines éboulées de quelque gigantesque château... Les habitants du pays disent que l'île contenait jadis une population nombreuse toujours en guerre... Les cols principaux qui ne sont point inaccessibles sont dominés par des forts en pierres sèches parfaitement construits, qui étaient destinés à protéger chaque vallée contre les incursions des tribus voisines (1). »

La côte se rapprochait sinueuse et mouvante, tandis que les hommes d'équipage, massés sur le gaillard, en chemise de laine, regardaient par-dessus le beaupré monter les falaises violettes.

Avec des formes tourmentées et des arêtes angulaires, des flancs de rochers surplombaient les flots couleur d'encre où venaient s'ouvrir des grottes béantes aux gueules d'effroi.

Nous longions les pentes escarpées dès rivages ; parfois ils affectaient d'étranges ressemblances. Vers le nord, un promontoire élevé semblait un géant dans une attitude menaçante, avançant une jambe et levant le bras droit ainsi que pour nous frapper : on eût dit le gardien pétrifié de cette île, aux abords inhospitaliers, que ne protègent contre la grande houle ni grève, ni récifs. Au sud, voici le massif de rochers prismatiques, la chaîne des monts Pokumarū, Tautautu et Teraitahu, dont parlent les *Instructions*, de vagues forteresses gothiques, des tours en poivrière, et des clochetons d'échauguettes. En de certains points la dentelure est si légère qu'elle paraît sculpter des fleurons, enlacer des ogives et des balustres où meurt le soleil couchant.

A droite et à gauche, deux villages sont mentionnés

(1) *Instructions nautiques*, Pacifique, partie est, p. 216.

sur la carte marine : Area et Aruheï. Cependant nous sommes à quelques encâblures de la côte et nous n'y voyons ni cases ni habitants ; n'était les pirogues qui nous entourent, nous pourrions croire cette baie dépourvue d'êtres humains.

Nous avons une sensation effrayante de solitude.

Dans la direction d'Aruheï, la *capitale*, on aperçoit seulement une sorte d'appontement de corail, un peu de verdure, puis, flottant entre les branches, un pavillon incolore, sans signe distinctif de nationalité, qui a sans doute la prétention de représenter celui de la France.

Ce paysage ne ressemble à rien : il est étrange et « loin de tout ».

... Le jour baissait de plus en plus quand nous nous présentâmes devant la passe, l'unique blessure atterrissable, où nous dûmes nous engager avec prudence sans attendre le pilote indigène. Quelque temps après, nous étions solidement affourchés au mouillage d'Aruheï dans la baie d'Oparo.

Un crépuscule lent et glacé tombait du haut des murailles volcaniques au centre du lac intérieur formé par l'ancien cratère ; un rayon suprême fleurissait, dans un ciel strié d'or et de nuages, les cimes ébréchées des montagnes tutélaires.

Le navire était baigné d'ombre fraîche.

... Le « youyou » nous a mis à terre dans un bois touffu de lilas qui atteignent la dimension de grands arbres : un parfum suave et inattendu s'exhale des rameaux en fleur ; sous leur couvert, aux pieds de quelques orangers, sont dissimulées les dix ou douze huttes en roseaux du village d'Aruheï dont la malpropreté écœurante contraste avec les encensoirs des feuillages. Devant ces habitations primitives, des femmes accroupies et curieuses nous regardent passer : par l'ouverture basse et fumeuse, des enfants sortent nus, comme des animaux de leur tanière ; d'autres sont blottis sous des haillons sordides qui en abritent plusieurs à la fois.

... Il fait noir maintenant. L'éclair des feux de bois qui brûlent en plein air arrache des reflets de bronze à quelques groupes d'indigènes assis en rond comme une tribu de bohémiens en voyage. Tous ont l'air dépaycé dans cette nature froide et inclémente, eux dont la race est éclosée aux horizons chauds : leur regard plein de mélancolie a la désespérance des exilés.

Deux jeunes filles sont allées vers la fontaine pour puiser de l'eau. L'une est vêtue d'une longue chemise blanche qui se détache dans l'obscurité, dessinant des formes juvéniles ; sa physionomie est ouverte et rieuse ; c'est Takura, la fille du chef. Sa compagne, l'air grave, a croisé son pagne sur la poitrine, et les seins fermes saillent sous l'étoffe rouge à palmes blanches.

— Ton nom ?..

Comme elle refuse de le dire :

— Tevaiï, répond Takura, la cheffesse malicieuse, en désignant le ruisseau dont c'est aussi l'appellation maorie.

Je demandai à Tevaiï ce qu'elle désirait que je lui donnasse : « des paréos, » des mousselines ou de ces robes éclatantes comme en savent porter les femmes de Papeete. Elle prit une voix profonde :

— Je voudrais du pain !

Le pain représentait pour la pauvre le signe le plus éclatant de l'abondance européenne et la plus douce jouissance gastronomique ; elle revoyait la pâte appétisante cuisant dans le four du bon « gendarme », ressortant toute chaude et dorée ; elle eût souhaité d'en goûter, comme nos enfants veulent les babas de l'étalage du confiseur, par pure gourmandise. N'importe ! dans le décor troublant d'Aruheï, la note de la réponse n'en résonnait pas moins triste et poignante.

Nous rentrâmes à bord emportant sur nos bras d'amples gerbes de lilas, et le soir, dans ma chambre de marin, égayée par la moisson odorante, je ne pus me retenir de songer à la silhouette famélique de la petite sauvage.

## II

Vendredi 14 octobre.

Le lendemain, au branle-bas, je trouvai le pont couvert de langoustes ; l'équipage s'amusa à les faire sauter au soleil : les anneaux de la carapace excitaient la convoitise des anciens kerors ; ils se rappelaient avec regret l'époque où ils tendaient des casiers sur les barques bretonnes et ils pensaient au pays lointain. Les crustacés appartenaient à un vieillard ravagé par la misère, mais dont l'œil était encore plein de vigueur, la taille droite et haute. Le long des bastingages, sans une parole, regardant sa pêche s'égrener sur les planches au gré des matelots, il ne faisait rien pour la retenir ; son indifférence était si profondément orgueilleuse qu'elle me frappa.

Cet homme s'appelait Maihuri : il était un des plus vieux enfants de cette terre où l'on meurt vite. Il ne fixa point de prix à ses richesses et accepta les mauvais biscuits qu'on voulut bien lui donner.

Il montrait aussi des haches de pierre d'une grande antiquité que tous avaient dédaignées ; Maihuri parut flatté que j'attachasse de l'importance aux armes de son pays et me les offrit en échange d'une barre de savon de Marseille.

Cette sorte de dignité nonchalante exaltait dans ce vieillard le fond du caractère maori : race insouciant et apathique qui vit dans une contemplation éternelle réputée rêveuse, plutôt absurde et stérile.

... Les habitants de Rapa sont plus nerveux que ceux des autres archipels polynésiens ; leur paresse serait peut-être moins insurmontable, mais ils n'auraient guère plus de persévérance dans le travail. Il existe peu d'êtres moins favorisés qu'eux. Vivant dans un pays où la température est parfois très basse, exposés aux grêles du sud et aux tempêtes tournantes qui soulèvent les toits des cases comme des feuilles mortes, ils n'ont pas même trouvé dans leur île d'écorces d'ar-

bres dont ils puissent se faire des vêtements; leurs enfants vont encore entièrement nus.

Une sorte de farineux assez insipide, le « taro », constitue leur nourriture presque exclusive; chaque jour les femmes pétrissent le tubercule bouilli pour former cette pâte aigre et détestable connue en Océanie sous le nom de « popoï ». C'est le seul aliment à Rapa, avec du poisson cru et quelques chèvres sauvages.

Doit-on plaindre les indigènes? Ils tremblent, ils ont faim, mais ils ne se rendent point compte de leur état misérable. Depuis que les blancs leur ont importé les semences d'Europe qui germeraient sous leur latitude, ils n'ont rien tenté pour les cultiver.

Mettez-vous en peine de donner à un maori des idées d'épargne!

... Quand on considère la position isolée de Rapa en dehors de toutes les routes de migration connues de l'océan Pacifique, on se demande par quel inconcevable mystère elle fut jadis peuplée. Voici la légende du bon Maihuri :

« Nos ancêtres sont issus d'une île lointaine que tu trouverais en remontant le vent d'est pendant plusieurs lunes et dont le nom est Rapa-Nui (Grande-Rapa). Il y a très longtemps de cela, au siècle qui se perd dans les ténèbres (Pô), une longue pirogue double chargée de femmes s'égara de la côte de Rapa-Nui.

« L'ouragan la poussait devant son souffle avec la dernière violence; alors les femmes confièrent leurs prières au dieu Mahoui qui tira la terre du fond des mers à l'aide d'un hameçon et fit la nuit et le jour de même durée. Tant que le vent d'est (Maoae) gonfla les eaux de l'Océan, elles ne cessèrent d'alterner leurs chants avec la cadence de leurs pagayes légères. Elles erraient de cette façon sur la surface des ondes depuis un temps qu'elles ne purent définir quand elles eurent la joie de voir se dresser une terre qui ressemblait à leur patrie et qu'elles nommèrent Rapa-Iti (Petite-Rapa); elles y accostèrent et embrassèrent le sol en signe de remerciement.



« Mais le désir du mariage s'empara bientôt des naufragées : elles se lamentaient de n'avoir point d'enfants. Par une journée très chaude, elles se jetèrent toutes ensemble dans la baie et, ayant remarqué que l'ouverture en était orientée du côté de Rapa-Nui, elles se tournèrent vers le large et supplièrent les dieux requins de leur donner les joies de la maternité afin de leur permettre de perpétuer le souvenir de ceux qu'elles avaient laissés là-bas sur l'île perdue. Elles furent exaucées; car les plus jolies, qui avaient ressenti de plus près l'haleine des requins, se trouvèrent enceintes et leurs enfants formèrent le premier peuple de Rapa. »

Il en est de ce conte imagé comme des autres : on ne saurait y ajouter foi. Dans *Reflets sur la sombre route* Pierre Loti fait peupler au contraire Rapa-Nui, qui n'est autre que l'île de Pâques, par Rapa-Iti (1).

Enfin, dans l'une ou l'autre île, je crois que les *vieux* ne s'entendent point sur l'origine du *premier homme*, ainsi qu'ils disent. Mieux vaut, restant dans le vague de la légende, écouter notre ami Maihuri.

### III

Samedi 15 octobre.

Une chasse infructueuse nous avait conduits au sommet du mont Oranga; c'est à peine si nous avons pu envoyer quelques feux à répétition sur une vénérable chèvre sauvage retardée par ses chevreaux.

De notre crête élevée il nous était donné d'embrasser l'île dans son entier.

Elle nous apparaissait, faible tache brune posée dans la clarté du Pacifique, avec la forme d'un bernard-l'ermite retiré dans son opercule.

(1) Mais il est évident qu'une relation quelconque unit ces deux îles : similitude de nom, de souvenirs, de mœurs, d'existence, tout tend à le prouver. Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'île de Pâques fut jadis habitée par une race aujourd'hui disparue et remplacée il y a quelques siècles par une migration venue de Rapa.

Nulle part les traces de l'ancienne activité plutonique n'éclatent avec une apparence aussi grandiose.

Au centre, le cratère oblitéré s'ouvre à l'est par une coupée que la houle a taillée dans les couches encore pâteuses. En cette enceinte, où les coraux sont marqués sur la nappe bleue par leur teinte vert pâle, l'avis est à nos pieds au mouillage sur des eaux dormantes; un amphithéâtre de montagnes entoure la vasque d'effondrement avec des lignes frangées et des saillies torturées par l'éruption. Les coulées de matière fondue, en s'épanchant de la cheminée centrale, sont descendues de ce rebord circulaire et se sont étalées sur la mer; les érosions de toute espèce ont produit des fissures dans la lave et creusé des vallées profondes.

Tandis que les hachures des courants non érodés projettent leurs contreforts à pic assez loin sur la mer, les gorges conduisent à des baies spacieuses et symétriques; et ces vallonnements divergents alternent avec une telle régularité que le massif de Rapa semble bossué comme une étoile dont les arêtes seraient déterminées par ces contreforts et le creux tracé par le cours des ruisseaux.

La différence de densité des roches éjectées et l'action corrosive des pluies ont fini par donner à la surface de l'île l'aspect le plus accidenté. Quelques fragments solides, résistant aux intempéries, ont pris l'aspect de pyramides et de colonnades légères. Particulièrement aminci, le bloc sud-est des monts aux allures de châteaux forts, dont le Pokumaru est le pic culminant, est le plus extraordinaire résultat du travail des eaux sur les nappes de basalte avec ses cônes prismatiques et ses obélisques de lave.

Les cendres, les scories, les trachytes injectés emplissent les cluses profondes.

Tout cela donne l'impression du chaos.

Devant cette simple terre à l'ossature étoilée que borne le déroulement impassible de l'Océan, l'esprit confondu peut reconstituer l'histoire d'un combat gigantesque qui dut se livrer à l'enfance du monde entre ces deux forces stupéfiantes et aveugles, ces deux élé-

ments primordiaux : l'eau et le feu. Nous pensons à cette lutte suprême ; nous avons la vision du volcan qui se dresse en pleine mer avec un embrasement de flammes ; qui crache, au milieu de vapeurs éclatantes, la pâte lumineuse arrachée aux entrailles du globe, et demeure enfin, humble et glorieux débris de la victoire partielle de la terre, adversaire apaisé que les vagues inassouvies poursuivent implacablement.

#### IV

Dimanche 16 octobre.

Les indigènes, qui n'ont pas de quoi manger et sont privés de vêtements, construisent péniblement à Ahurei un temple de corail auquel ils consacrent leurs maigres ressources pécuniaires. Ce désintéressement serait admirable s'il n'était le résultat d'un égarement religieux : les méthodistes ont abusé de la bonne foi de leurs catéchumènes en leur demandant de l'argent sans leur apprendre à le gagner : ces missionnaires eussent mieux fait de cultiver les âmes naïves des prosélytes avant de leur ordonner de bâtir des édifices. En attendant la consécration de celui qui est entrepris, les habitants se réunissent dans une hutte ouverte encore plus misérable que les autres, mais qui peut abriter la population entière. Un pasteur indigène, devenu le plus riche propriétaire de l'île, prêche en langue maorie la parole de la Bible qu'il ne doit guère apprécier : de temps à autre les « hyménés » jettent leurs sons rauques ou leurs notes claires ; puis une conque marine groupe les enfants à l'école pour la leçon du « Gendarme ».

La France, naturellement prodigue de fonctionnaires, en entretient un à Rapa dont le rôle ne paraît pas bien défini. Cet homme se trouve heureux avec sa femme et sa petite fille née dans l'exil. En l'absence de prêtre, cette enfant reçut l'onction sainte dans un coquillage des grèves par la main d'un officier de marine de passage au port d'Oparo. Ce baptême, sans

volées de cloches ni dragées, est majestueux comme celui des premiers chrétiens. La situation de notre militaire ne laisse pas d'être pittoresque, mais ses prédécesseurs n'ont point dû l'accepter avec une aussi douce philosophie; le service du ravitaillement étant parfois hypothétique, il leur arriva de manquer de pain. Cette circonstance, jointe à la tristesse du lieu, a contribué à rendre l'un d'eux fortement déséquilibré.

— Voyez-vous, messieurs, disait la femme du pandore actuel, joyeuse méridionale, il nous est arrivé à nous aussi de manquer de farine; mais nous avons mangé de la « popoï » comme les Canaques, et la petite s'en est nourrie.

Tout un poème, ce gendarme. Comment se trouve-t-il là? D'où vient-il? Son histoire est bien simple. Après avoir été gardien de la force publique dans une brigade du midi de la France, S... fut envoyé, sur sa demande, dans nos établissements français de l'Océanie. Le poste de Rapa se trouvant vacant, il y fut déposé un jour par une goélette avec armes et bagages. La garde du territoire de Rapa remonte au percement de l'isthme de Panama. A ce moment, l'Angleterre ayant tourné ses vues vers cette position avantageuse, la France fit sagement d'envoyer dans l'île un représentant officiel, qu'on y a laissé depuis en dépit des déboires bien connus de la Compagnie du Canal.

A sept cents milles de toute communication, S... est resté *gendarme* dans l'acception la plus complète du mot. Il applique les règlements, tient les registres de l'état civil, possède un *violon* où il n'y a jamais de prisonnier, prohibe la chasse sans permis et, au besoin, est disposé à dresser des procès-verbaux.

Quant à sa *gendarmerie*, elle est de style classique. Au fond, le mousqueton en panoplie avec la giberne et le baudrier blanc et jaune; au-dessous, la selle d'ordonnance et le harnachement.

À droite et à gauche, les murs sont tapissés de placards militaires ou administratifs : *Instruction sur l'emploi du revolver modèle 92*, — sur les *tirs de com-*

*pagnie. — Règlement sur le service intérieur de la gendarmerie...*, etc.

Enfin, près d'un arrêté concernant le pilotage, une affiche neuve annonce l'imposition d'une taxe sur les chiens dans les archipels austraux dont Rapa fait partie. Sur trois animaux existant primitivement dans l'île, un seul reste encore. Dans l'impossibilité de payer l'impôt, leurs propriétaires ont dû tuer les deux autres. L'unique survivant appartient à tous les habitants et leur sert à poursuivre les chèvres sauvages sur la montagne.

Mme S... est, avec raison, très fière de son *jardinet*.

— Songez donc, me dit-elle, il y pousse des roses et des pommes de terre. Ce n'est pas à Tahiti que vous verrez cela !

— Evidemment, madame ; mais chaque latitude a ses avantages, et Tahiti en renferme bien d'autres aussi précieux que la culture des fruits de Parmentier.

Ce colloque me rappelle qu'à travers le mirage de ces fameuses pommes de terre, qui se développent à force de soins sur un terrain très maigre, on a voulu nous représenter Rapa comme une terre promise « où viennent les légumes d'Europe ». Exemple frappant de la facilité avec laquelle les Français, et ceux des colonies en particulier, se laissent illusionner sans examen.

N'importe, le « jardinet » de Mme S... est reposant. Il ne diffère en rien des mille jardinets qui couvrent le globe, et achève de donner à la gendarmerie un air de stabilité européenne.

Ses occupations agricoles contribuent à pénétrer le ménage S... du sentiment de la propriété et du *home*. C'est invraisemblable combien ils ont peu subi l'influence des milieux : ils ne paraissent nullement dépaysés dans leur case en bois !...

— Prenez donc une cerise à l'eau-de-vie, dit Mme S... Vous me demandiez, monsieur le capitaine, si nous étions satisfaits : mon Dieu, nous avons arrangé notre vie dans ce *petit pays*. Que nous soyons ici ou dans le Tarn-et-Garonne ! etc...

Pendant que notre interlocutrice donnait libre cours à sa péroraison, les filles en habits de fête entourèrent ce qu'il est convenu d'appeler la gendarmerie. Comme nous remarquions chez elles plus de propreté que la veille, Mme S... nous apprit que, pour paraître plus belles devant nous, elles avaient passé la matinée dans le ruisseau à se frotter le corps avec des pierres poreuses; ce système de lavage nous toucha et, pour encourager les bonnes volontés naissantes, nous fîmes une distribution de savon de Marseille; Tevai et Takura eurent même les honneurs d'une savonnette parfumée.

... Vers le soir, au fond de la baie d'Oparo, près de deux idoles plantées en terre en forme de dolmen, je rêvais aux vieux souvenirs de la théogonie maorie, quand mes deux jeunes filles me tirèrent de ma méditation. Comment se trouvaient-elles là?

Elles sortaient d'une touffe d'orangers disposée au pied d'une cascade. Le soleil encore haut se réfléchissait sur les roches cristallisées, répandant une douce chaleur, et les filles riaient de sentir sur leur peau moite rayonner la lumière astrale.

Décidément, elles me plaisaient ces deux petites, déjà femmes, avec leurs mines effarées et comiques. Elles étaient comme des amies que je me serais données pour me rattacher par un lien de sentiment à l'île que je ne devais jamais revoir.

Je me faisais bon avec elles et enfant aussi en leur parlant la langue musicale de la Polynésie. Tevai et Takura me considéraient avec affection et respect, voyant en moi, moins le conquérant venu de par delà les mers inconnues, que le génie complaisant distributeur de cadeaux précieux.

Remarquant que j'étais songeur, Tevai s'appuya sur mon épaule et me dit :

— *Ea haamanao oe?* (Quelles sont tes pensées?)

— Tu ne comprendrais pas ce à quoi je pense, lui répondis-je, car c'est à l'invraisemblance de notre rencontre, à l'éloignement de ta patrie, à ta chétive existence sur le volcan égaré. Je songe que sous nos pieds,

derrière la sphère terrestre où s'agitent tant de passions, je suis né au milieu du fracas des villes, j'ai grandi dans les foules qui coudoient et piétinent. Je songe qu'un jour je rejoindrai les cités populeuses, tandis que toi tu finiras ainsi que sont morts tes ancêtres : dans l'oubli du monde. Des distances matérielles, intellectuelles et morales nous séparent irrémédiablement, et je ne puis considérer sans affolement que nous nous parlons dans ce site si nouveau, si troublant pour moi.

Tevaï grignotait un biscuit d'équipage en ouvrant de grands yeux étonnés :

— Attends-moi, lui dis-je, Je vais tirer les canards sur les tarotières; nous reviendrons ensemble au village.

Ayant poursuivi ma promenade solitaire, je repassai deux heures après par le même lieu. La brise du soir, emprisonnée par le cul-de-sac des montagnes, tourbillonnait avec violence; il faisait froid. Avec le dernier reflet du jour, la joie semblait avoir agonisé aux prunelles pailletées des jeunes filles; les grands yeux avaient repris leur expression de pitié. Ainsi se confirma plus nettement cette impression d'exil que m'avait laissée tout d'abord cette race jetée par un amer destin loin de chez elle, du soleil tropical et des palmiers, loin de l'arbre à pain, hors des douceurs polynésiennes.

... Le long de la grève qui borde le golfe, je regagnais Aruheï en tenant par la main mes petites amies qui craignaient le vol capricieux des fantômes (Toupa-pahous) dans les sentes de fougères déjà noires!...

## V

Lundi 17 octobre.

Le faite du mont Taga, où nous nous trouvions, est couronné d'un de ces ouvrages types, d'une de ces forteresses en pierres sèches qui depuis notre arrivée excitaient si vivement notre curiosité.

Le pic est produit par le croisement de chaînes de

montagnes se projetant à l'est, à l'ouest et au nord vers des vallées correspondantes ; le fort commande ces trois routes. Dans l'ensemble, il comprend un premier fossé extérieur dessinant les limites de l'escarpement ; ensuite, des tranchées coupant les crêtes dont le nombre varié avec le degré d'accessibilité des sentiers. Le fort lui-même, dont le plan est celui d'un bastion quadrilatéral, se compose d'une triple enceinte de pierres sèches, haute de dix à douze pieds, formant des boulevards successifs ; sur cet espace circulaire sont encore visibles les assises qui servirent à poser les cases des indigènes retranchés. Une tour centrale, dernière plate-forme de la défense, domine l'édifice.

Ces dispositions, à déconcerter Viollet-le-Duc, esquissent grossièrement les nids de hobereaux du moyen âge avec leurs trois belvédères et le donjon aux archives, point de concentration suprême.

Les pierres qui furent utilisées sont de petites colonnades de roches éruptives, variant de couleur, de densité ou de texture, mais toutes affectant une cassure prismatique naturelle. Cette circonstance permit, en les emboîtant les unes dans les autres, d'élever dans le sens de leur largeur, sans aucune cimentation, des parapets assez solides pour résister encore à l'action du temps.

Le long du bord dentelé du cratère apparaissent des forteresses semblables qui de loin font l'effet de mamelles ridées. Il y en a sur le mont Vairu et le Kapitaga qui sont particulièrement bien faites ; en regardant attentivement, on en découvre dans les situations les plus abruptes, sur les aiguilles les plus audacieuses ; l'île entière prend l'aspect d'un formidable rempart crénelé.

Nulle part il n'existe un pareil spectacle. L'île de Rapa est la seule de l'Océanie, l'unique au monde, qui possède de tels souvenirs.

Nous n'étions pas à bout de nos étonnements.

Après une sieste au pied du Taga, près d'une source de cristal, nous nous engageâmes dans la vallée d'Angairao, la plus spacieuse de l'île.



Des murailles considérables de pierres sèches de même nature y avaient été amoncelées dans une intention agricole, toute pacifique.

Le « taro », le seul farineux comestible de Rapa, pousse dans la vase. Essentiellement cultivable, cette plante se développe d'autant mieux que le terrain de production est débarrassé d'herbes parasites et arrosé par l'eau courante ; dans ce but, les anciens indigènes avaient utilisé le cours des ruisseaux pour disposer des terrassements gradués où la terre était maintenue à un degré d'humidité constant et l'eau renouvelée sans cesse. Près d'Aruheï, quelques-unes de ces « tarotières » sont encore exploitées par les rares habitants du village ; dans la vallée d'Angaïrao, ce sont des constructions imposantes et désertes.

Les « tarotières » commencent à la source où nous nous reposâmes et s'étendent pendant 1,500 mètres jusqu'à la mer, s'élargissant à mesure que la gueule de la vallée devient plus ouverte.

Au flanc des contreforts latéraux, là où les cascades déjettent l'eau des pluies, des ouvrages annexes ont été édifiés ; enfin, vers l'embouchure de la rivière, pour faciliter l'écoulement, les berges ont été accorées comme des quais.

De ce point extrême, quand on embrasse les étages symétriques des pierres bleuâtres, l'esprit évoque l'idée des escaliers de Carthage déployant leurs marches imposantes jusqu'à l'Acropole.

Ces « tarotières » ont pu nourrir des milliers d'hommes et supposent des travaux énormes ; elles ne servent plus aux fils de ceux qui y ont appliqué jadis leur activité : elles se dessèchent sans utilité, vestiges d'un passé mystérieux.

... Il nous restait à visiter les grottes que nous avions entrevues en longeant les rivages, grottes qui sont l'objet de craintes superstitieuses de la part des habitants du pays. Nous espérions y trouver les ossuaires des vieux guerriers.

Une pirogue, au sec dans les bouaros de la grève,

semblait avoir été préparée pour nous permettre d'y atterrir.

Mais les « Tiis », messagers des tombeaux, gardent de toute profanation les crânes qui blanchissent l'obscurité des cavernes... Près du fameux géant symbolique, la pirogue, prise par le travers du vent, chavira, et nous dûmes regagner l'accostage à califourchon sur la quille, les jambes pendantes, proie facile pour les requins nombreux dans les baies foraines ; ils furent effrayés sans doute par nos « hou » stridents et prolongés.

Nous nous séchâmes dans une hutte déserte : une litière d'herbe sèche, unealebasse d'eau douce, une marmite en terre pour faire bouillir le taro, et deux branches sèches de bourao destinées à procurer du feu par leur frottement, composaient l'ameublement indispensable aux pêcheurs de passage.

Pieds nus, nous remontâmes la vallée des tarotières, gorge d'oubli, morne et silencieuse, où l'âme s'attristait. Les roseaux nous déchiraient les chevilles de leurs pointes acérées, mais nous avançons en dépit de la souffrance ; au ruisseau du matin, nous fîmes une seconde halte pour chausser les bottes, et nous commençâmes en sens inverse l'ascension du mont Taga.

Au point culminant, nous revîmes la route parcourue. Le soleil très bas, arrivant par faisceaux au-dessus des montagnes, allait casquer de son nimbe sanglant le fronton des anciennes tours ; dans la vallée se dégageait une buée légère qui voilait à demi les ondulations des terrasses déroulées comme la succession des anciens âges ; au fond de la cascade de pierre était le décor de la mer d'émeraude.

Dans la splendeur du ciel, avec les éléments étalés du passé prenant tout le relief des choses agonisantes du couchant, nous pouvions reconstituer la légende de l'île inconnue.

D'abord une explosion sous-marine, et le volcan sort des eaux ; sur les couches refroidies pousse une maigre végétation de tiareis et de bouraos ; des germes de

taros charriés par la marée croissent chétivement sur la plage à la saignée des ruisseaux.

L'île nouvelle reste longtemps inhabitée, jusqu'à ce que quelque bourrasque jette sur les côtes une pirogue égarée... Les taros sauvages ne suffisent bientôt plus à cette population douée de grandes vertus prolifiques ; des terrasses sont alors disposées pour la culture au bas de la vallée et montent peu à peu vers la montagne à mesure que se multiplient les habitants.

Les productions de la terre viennent à manquer, tous les espaces fertiles ont été couverts : alors on tue les nouveau-nés : l'infanticide est posé en thèse légale par l'autorité des chefs.

Les choses en seraient restées là si quelque événement inconnu, amenant la famine générale, n'était venu troubler la paix apparente. Les indigènes se retirèrent par tribu sur les sommets ; les constructions des taro-tières leur ayant appris à élever des murailles, ils construisirent des retranchements et, grâce à leur expérience journalière, passèrent maîtres dans l'art de la fortification.

La pâte de popoï, fermentée sous terre, leur permettait de conserver longtemps leur nourriture ; ils éprouvaient plus rarement la nécessité de recourir aux taro-tières. De temps en temps, sous l'escorte de guerriers, des femmes descendaient semer et sarcler le farineux, leur seule ressource ; elles revenaient le dos courbé sous la charge de la récolte ; les plus jeunes portaient desalebasses remplies d'eau claire et les poissons que les hommes avaient pêchés.

Ces sorties étaient peu fréquentes, car il fallait craindre les camps voisins prêts à rançonner les plus faibles. La nuit veillaient les sentinelles : elles s'appelaient dans l'obscurité, se répondaient, s'excitaient à faire bonne garde.

Telle était la vie ordinaire.

Mais des luttes terribles ensanglantaient parfois les plaines ou les forteresses.

L'estomac tenaillé par la faim, les tribus se portaient en masse vers les espaces plus fertiles ou contre les

voisins plus prévoyants auxquels il restait de quoi ne pas mourir. Les agresseurs rampaient le long des crêtes, tentant de faire rouler les guetteurs somnolents et, si leur ruse réussissait, faisaient des vaincus un affreux carnage dont le popoï butiné et peut-être aussi les corps des prisonniers ou des morts (1) étaient la triste récompense.

Les armes étaient des plus primitives dans un pays où manquent le bois dur pour les lances et les tiges flexibles pour les arcs : on se battait corps à corps avec des haches de basalte poli, comme aux ères préhistoriques du monde, ou bien avec des frondes qui lançaient des pierres par-dessus les donjons.

Combien dura cette période sinistre ?

Ceux qui avaient survécu finirent par désarmer, les forts se vidèrent et l'on reprit l'existence première.

Lorsque Vancouver découvrit l'île de Rapa en 1791, elle contenait trois mille indigènes répartis dans les vallées. Si on les interrogeait sur leurs ouvrages de pierre, ils refusaient de répondre, conservant un souvenir inquiet de ces temps perdus.

... Le crépuscule s'épanouissait en fleur de pavot : une traînée de nuages noirs montait dans un horizon d'épopée...

Voilà, pensai-je, un sujet de méditation trouvé pour un apologiste du « Struggle for life », cette société sauvage où la lutte dogmatique a revêtu son caractère le plus implacable.

## VI

Mardi 18 octobre.

On m'a dit que les indigènes mangeaient le savon qu'on leur donnait pour se laver.

Je suis allé à terre moins pour m'assurer du fait que

(1) Il est difficile d'affirmer que les habitants de Rapa furent anthropophages ; leurs légendes n'en parlent pas. Peut-être l'île ne fut-elle peuplée qu'après la cessation de la pratique du canniba-

pour obtenir de Maihuri des renseignements sur les monuments d'archéologie visités la veille.

Tevai était près de la rivière où les femmes assemblées lavaient et pétrissaient le popoi; dans la pâte bleutée, frappée sur des galets plats, le levain produisait une boursouffure dont le vide résonnait sourdement sur les dalles. Tevai puisa de l'eau dans unealebasse ventrue et revint en la portant sur l'épaule gauche comme une amphore : Takura et plusieurs de ses compagnes la suivaient sous les lilas, dans la même attitude gracieuse. Elles s'arrêtèrent; je constatai que le savon de Marseille avait été employé selon son usage. La poitrine de Tevai avait des tons nets de bronze vénitien, mais dans son pagne, qui avait repris ses couleurs primitives, était roulée en guise de sachet la savonnette parfumée; elle eût considéré comme un trop grand sacrifice de faire fondre une chose aussi odorante.

— *Ia ora na oe Tevai.* (Salut à toi, Tevai.)

— *Ia ora na.* (Salut.)

— Donne-moi à boire, j'ai soif.

Elle me tendit sa calebasse d'eau claire.

— Tevai, je vais demander au chef de te laisser partir sur mon navire; car il y a à Tahiti, dans le district de Mataïca, un homme riche, appelé Tetuanui, qui n'a point d'enfant, et m'a demandé de lui ramener de Rapa une petite fille qu'il veut adopter. Tu voudrais bien voir Papeete avec ses rues bordées de magasins chinois? Tu voudrais habiter l'île de la Reine, où poussent les forêts d'arbres à pain, les cocotiers, les bananiers et les orangers, sous le soleil toujours chaud?

— Oh! oui, je serai très contente d'aller à Tahiti, à Tahiti rahi (Tahiti la grande) et de manger du coco, des bananes, des maiorès (fruit de l'arbre à pain) et des oranges...

Les yeux de l'enfant s'égarèrent comme devant une vision de bonheur. . . . .

lisme chez les races maories de cette partie du Pacifique; cette date ne saurait être précisée.

Maihuri était, me dit-on, de l'autre côté de la baie, à Aréa (1). Je m'y rendis; le village était entièrement désert; une truie énorme, qui me suivit en grognant, semblait garder les cases abandonnées et donnait à ce lieu un aspect sinistre.

... Toute la population était déjà réunie dans Aruheï pour les hyménés du soir. Les indigènes vivent en nomades et n'ont pas de lieu fixe de résidence : ils couchent les uns chez les autres ou bien dans des huttes isolées construites au bord des golfes, au hasard de leurs occupations.

Poussant ma promenade, je tombai dans la vallée d'Hiri. Alors que l'île entière est stérile, cette gorge profonde, simple cluse volcanique, se trouve couverte d'une épaisse forêt de fougères arborescentes. Ce contraste singulier est dû à l'orientation de la baie, opposée à la direction ordinaire des vents, et à la fraîcheur de l'humus, résidu de cendres volcaniques.

On chercherait en vain une autre essence d'arbres que les fougères; mais cette végétation unique, d'un vert doux, avec les palmes dentelées et les fûts cannelés, losangés de noir et de gris, est la plus délicate qui soit.

L'ombre moite rappelait un tranquille Eden, sans autre bruit que le son de la popoï battue dans le bas du ravin, étrange comme l'écho des coups des bûcherons abattant des chênes dans les bois enchantés.

. . . . .  
C'était mon dernier soir.

Devant la hutte du chef d'Aruheï, dans un endroit découvert rempli d'immondices, tout le village était

(1) Lors du percement du canal de Panama, une compagnie anglaise de navigation établit à Aréa un dépôt de charbon, rêvant d'exploiter la première cette position avantageuse sur l'arc du grand cercle de Sydney à Panama. Ce projet a dû être abandonné: après quelques escales, le service entrepris a été interrompu.

Quelques débris de planches, restes des magasins et des parcs à charbon, rappellent cet événement commercial, unique dans la vie de l'île de Rapa.

rassemblé. Les femmes faisaient bouillir l'éternel taro pendant que la vieille cheffesse, concassant les noix de tiarei, l'unique luminaire du Pacifique, en enfilait les graines oléagineuses au bout d'une baguette flexible.

Une nuée d'enfants jouaient autour du foyer.

Je montrai Tevai :

— Veux-tu que j'emmène celle-ci à Papeete ?

— *Aïta vau hinaaro*. (Je ne veux pas.)

Le gros chef refusait positivement.

On serait tenté de croire que ce fût pour la préserver des débauches bien connues de la nouvelle Cythère : il n'en est rien. A Rapa, la licence est encore plus grande : deux ou trois unions à peine sont inscrites à l'état civil ; les femmes se donnent à tous, ainsi que cela se pratiquait dans la Polynésie avant que nos mœurs y fissent germer l'idée du mariage.

Il faut voir une autre raison dans l'entêtement du fils des anciens rois. Ce que les luttes et la famine n'avaient pu faire dans des siècles, notre civilisation se chargea de l'accomplir en peu d'années. Des trois mille habitants observés par Vancouver, il restait quinze cents âmes lorsque trois aventuriers, dont les noms mériteraient d'être connus, établirent à Rapa une distillerie dans laquelle ils tiraient une liqueur spiritueuse de la plante appelée Ti. L'effet en fut foudroyant ; il ne resta bientôt plus que cent cinquante indigènes, chiffre auquel ils se sont maintenus.

L'œuvre accomplie, les trois blancs retournèrent chez eux, non sans avoir complètement dégarni les montagnes de tout le bois de sandal qui s'y trouvait.

« L'oiseau européen a tué l'oiseau maori. »

« Le rat européen a mangé le rat maori. »

« L'homme européen fera mourir l'homme maori. »

Cette sentence, par laquelle cette race a formulé son propre arrêt, se lit dans les yeux d'angoisse des groupes qui attendent la becquée en grelottant. La main désespérante de la fatalité les a déjà marqués pour la mort.

Le chef sent bien toutes ces choses. Il ne peut empêcher les hommes de partir à la plonge des perles ou sur les goélettes, mais il retient les filles, les enfants

et les femmes sur lesquels il a des droits de maître. Ainsi s'explique l'existence de cette tribu où les jeunes hommes sont en minorité si apparente. Ceux-ci ne se livrent à aucun travail domestique; pendant que leurs femmes s'épuisent à la culture et à la cuisine, ils ne connaissent d'autre occupation que la fabrication des filets et la construction des pirogues.

Sous l'ancienne religion, les hommes étaient sacrés (moas), en conséquence nourris par les femmes. Ces habitudes se sont conservées, et il n'est pas rare encore de voir les mâles indolents et gavés recevoir la pâtée de taro presque dans la bouche.

Ils sont plus à plaindre qu'à mépriser. Sont-ils paresseux? Ou n'ont-ils pas plutôt le dégoût d'agir en vue d'un avenir qui leur paraît incertain? Nous les avons vus, pour gagner quelques biscuits et un verre de vin, avantage immédiat, faire des sondages pénibles dans une mine de charbon et monter par les pentes des mannes lourdement chargées (1).

Les gens de Rapa sont de mœurs généreuses. Les femmes, les enfants, les cases, les taros, les Calebasses, tout cela est mis en commun. L'argent que nous donnâmes au pilote fut distribué comme première ressource à ceux dont le départ pour Tahiti était autorisé. Ils n'ont guère la notion de la propriété, chose remarquable en Polynésie où la terre de famille est presque incensurable tant les héritiers s'en montrent jaloux.

Ma soirée s'avavançait, mêlée aux occupations journalières du petit village. Maihuri vint enfin : il n'avait que des souvenirs imprécis sur les fortifications de pierres sèches et semblait peu soucieux de parler; en le poussant, j'obtins avec peine ce récit :

« Au temps où nos ancêtres, retirés sur les monta-

(1) Les plus intelligents travaillaient avec conviction; malgré leur peu de prévoyance, ils se rendaient vaguement compte que l'exploitation d'une mine amènerait une révolution complète dans leur existence et leur donnerait, avec l'arrivée des blancs, la richesse et la gaieté. Cet espoir fut vain; les essais firent constater que l'on se trouvait en présence d'affleurements de lignite, de bonne qualité, mais d'exploitation trop onéreuse pour être entreprise utilement.



gnes, se livraient des combats pour la possession des vallées, un homme qui veillait sur la pointe de Tépiahu vit un jour apparaître à l'horizon de la mer une grande pirogue. Elle avait été creusée dans du bois de rose et sa coque était garnie de coquillages; elle se dirigeait vers Rapa. Un guerrier superbe la montait; orné de plumes somptueuses, de perles et de vêtements jaunes à fleurs rouges, il étonnait surtout par la variété de ses armes, par ses lances, ses casse-tête et ses flèches. Il fit savoir qu'il venait ravir la plus jolie femme (1). Comme on la lui indiquait sur le mont Taga, il y mit le siège. La lutte aurait pu durer de longs mois si le conquérant n'avait conçu l'idée de mettre le feu aux grandes herbes qui entouraient la crête; il fit assaut avec l'incendie, massacra les assiégés et s'empara des femmes et des enfants réfugiés sur la tour. Ayant gardé pour lui la plus belle femme, il eut la cruauté de percer la tête des autres captives par les deux oreilles, et, leur passant à travers la tête une corde de bouaro, il en fit un chapelet qu'il traîna derrière lui en signe de victoire. Ce guerrier s'appelait Parima; il prit successivement tous les forts et devint roi de l'île. »

... On allumait la première graine de tiarei : lentement le feu gagna toute la brochette et la lumière éphémère fit passer dans la nuit des lueurs cadavériques. Les chaînes fortifiées du Pokumarū et du Terāihu se découpèrent au ciel rempli d'étoiles, projetant sur le village minuscule des silhouettes fantastiques : on eût dit un dessin de Gustave Doré, avec ses palais où dorment les héros des romans de chevalerie.

## VII

Mercredi 19 octobre.

Le lendemain, au point du jour, de brusques rafales qui tombaient des sommets nous firent tournoyer sur

(1) Cette idée de la recherche de la plus jolie femme de l'île peut être considérée comme le mobile principal de presque toutes les migrations polynésiennes.

nos chaînes comme un oiseau blessé ; on entendait le claquement inquiétant des maillons d'affourche ; peu après la cuve du cratère s'ensevelit dans les nuages et la pluie commença de tomber sans merci, nous entourant de cascades argentées.

Un temps voilé de tristesse était celui qui convenait à l'appareillage pour achever l'impression de ce volcan mélancolique des mers du sud, où flotte un passé ténébreux de tueries étranges et de légendes sombres.

Et comme, en gagnant la haute mer, je pensais à ces souvenirs, je vis s'agiter dans le brouillard, à l'extrémité de la jetée de coraux, Tevaï et Takura qui m'envoyaient le dernier adieu.

PIERRE DE MYRICA.